



Les Myrtilles

par grisélidis réal

Texte intégral, feuilletable ici même,
téléchargeable sans frais et reproductible à la seule
condition d'une mention de l'auteur et du site d'origine.

archives.net

Les Myrtilles

Parmi les brouillons et tapuscrits exhumés dans l'appartement de Grisélidis Réal, peu après sa mort, il y avait une courte pièce de théâtre intitulée Les Myrtilles, dont la rédaction semble remonter au début de l'année 1966. On a d'abord pensé faire figurer ce « sketch » dans le recueil Mémoires de l'inachevé, avant d'y renoncer, ainsi qu'à d'autres ébauches poétiques ou romanesques, faute de place, le volume s'étant enrichi de nombreux extraits de correspondance – celle avec Maurice Chappaz éclairant les années soixante d'une façon plus audacieuse et contrastée. Reste que cette tentative d'écriture dramatique, aussi maladroite soit-elle, porte à l'état embryonnaire la marque des thèmes que l'auteur ne cessera d'arpenter par la suite : entre amour fou et quotidien prostitutionnel, délicatesse du cœur et crudité scatologique, désespoir intérieur et révolte vitaliste.

Sketch particulièrement destiné à agrémenter les fêtes de Noël dans les orphelinats et les maisons de redressement.

SCÈNE I

Une femme seule dans sa cuisine. Un grand lit recouvert d'un tapis sombre. Un frigorifique, un évier, une table et une chaise. Des grands murs de catelles blanches. Un miroir pendu à la fenêtre. Nuit noire. Par la fenêtre, on voit trois lumières immobiles, lointaines. La femme a dans les quarante ans. Elle est assise sur la chaise, accoudée à la table, le menton dans ses mains, elle réfléchit. Sur la table, un réveil dont on entend le tic-tac implacable.

LA FEMME – *(elle se parle, sans bouger)* Il est tard. Il ne viendra pas. Je ne sortirai pas ce soir. Je ne verrai pas

toutes ces bouches avides, qui me refusent la seule chose que j'aurais à leur donner : le silence. Ce soir je n'y suis pour personne. Je n'existe pas, ou si peu. Combien m'auront gardée, dans leurs souvenirs ? Leurs mains ne seront pas sur moi, pour refuser la seule chose que je leur aurai donnée : le vide.

Ce soir, je suis absente. Je n'existerai nulle part. Je ne serai pas ce fantôme, cette poupée que l'on caresse, que l'on brutalise, sur laquelle on se venge. Je n'aurai aucune part au petit exutoire de leurs refoulements. Les hommes, comme des bêtes crevées. Leur bave. Leurs hoquets. Leurs visages de noyés, ce spasme de cadavre encore chaud ! Je ne serai pas leur témoin. Car celui que j'attends ne viendra pas. Ne viendra plus. Est déjà venu. Il ne sait rien, bien sûr. Je lui ai tout dit, mais il ne sait rien.

Car lui, c'est un garçon pur. Un berger, un prophète, un paysan. Jamais il ne m'a imaginée, la nuit, dans d'autres bras. Il a vingt ans. Quel héroïsme : il ne me pose pas de questions. Il ne sait rien.

Moi, bien sûr. C'est mon corps. Et ce que je leur donne, ce n'est pas moi. C'est une cuillerée de néant, qu'ils goûtent, les yeux fermés, à la dérive – chaque coup du cœur les rapproche de la mort. Je suis celle qui les aide à se fuir.

Ils se détestent. Ils ne peuvent plus se supporter. Les miroirs et leurs femmes les tuent. Alors ils me reviennent toujours, pour un instant, une goutte d'oubli. Qu'ils paient. Car ce billet qu'ils me remettent, à moi, honteusement et comme à regret, sans me regarder dans les yeux – cet argent qu'ils me sacrifient, c'est l'obole d'une minute de Mort. C'est pour cela qu'ils s'en vont contents, soulagés d'avoir fait le mal, de s'être donnés dans le secret. Ils ont fraternisé avec la Mort, ils sont absous. Tout le reste leur est pardonné.

Ils rentreront la tête haute, purifiés. À leur femme ils s'abandonneront comme des enfants contre une mère.

Et moi. Moi obscurcie. Moi solitaire. Moi qui aurais voulu vivre avec toi. Dans le secret. M'être livrée dans tous tes gestes par une conquête radieuse. M'être enfoncée dans tes yeux. M'être brûlée à tes cheveux, à ton souffle, être morte de soif à tes lèvres. Avoir laissé tes mains me parcourir, à l'infini, comme des dunes. M'être couchée dans ton corps, abolie dans ton sommeil.

Mais tu ne viendras pas. Il est tard.

Rideau

Scène II

Même décor. La femme se lève. On frappe à la porte. La femme sursaute, va au miroir, passe les mains dans ses cheveux. Elle va à la porte d'entrée et ouvre. Sur le seuil, un homme à cheveux rouges dorés, allure paysanne, primitive, large d'épaules. Et une toute petite femme tout en noir à cheveux rouge foncé, coupés courts, en pull-over et en jupe, poitrine provocante dressée sur des talons aigus, tenant d'une main un porte-clés, de l'autre un minuscule sac en daim noir. La Femme les regarde, elle ouvre la bouche, aucun son ne sort. Elle regarde l'homme qui ne dit rien, puis se tourne vers la petite.

LA FEMME – Alors c'est toi ? Salut.

La petite hésite, puis entre. L'homme la suit.

LA FEMME – (à l'homme) Bonsoir.

L'HOMME – Bonsoir

LA FEMME – Entrez.

Ils entrent dans la cuisine. L'homme est entré en premier.

LA FEMME – (à la petite, dans un souffle) Surtout, ne lui dis rien !

LA PETITE – (passant devant elle) Ne t'en fais pas.

Tous trois prennent place dans la cuisine. La petite se met sur le lit, en position de chatte, les jambes découvertes repliées sous elles. Elle tortille sans arrêt son porte-clés.

Un silence.

Il est assis sur la chaise où se trouvait la Femme avant. L'homme regarde la Femme, qui ne le regarde qu'à la dérobée. Elle se tourne vers la petite.

LA FEMME – Alors, comment vas-tu ?

LA PETITE – Moi, ça va.

LA FEMME – Veux-tu du café ? Des myrtilles avec de la crème et du sucre ? (*Elle va vers le frigorigère et l'ouvre.*)

LA FEMME – Et puis non, qu'est-ce que je disais. Je n'ai plus de crème. C'est Éric qui me l'a finie hier.

LA PETITE – Ça ne fait rien, donnes-en moi sans crème.

Pendant que la Femme va chercher une sous-tasse et une cuillère dans l'armoire et apprête les myrtilles, l'homme s'adresse à la petite.

L'HOMME – (*souriant*) Alors vous m'avez pris pour un flic ?

LA PETITE – Oui, d'abord, je ne savais que penser. Je vous ai vu tourner autour des boîtes aux lettres. Je suis vite monté, je voulais la prévenir.

LA FEMME – (*à la petite, en lui présentant une assiette de myrtilles*) Non, tu vois, tu t'es trompée. Ce monsieur est un ami. D'ailleurs je n'ai pas peur des flics. Il y a assez de sucre ?

LA PETITE – (*mangeant*) Oui, je te remercie, ça va.

LA FEMME – L'autre jour, quand ils sont venus à deux, me trouver à 9 heures du matin, je les ai fait entrer dans la chambre des gosses. Le plus gros s'est assis sur une chaise, une des carrées. Et crac ! Il a passé à travers aussi sec : tu parles, des chaises que j'ai achetées au Mont-de-Piété ! Mais les rondes sont plus solides. Ils m'ont laissé juste le temps de m'habiller. J'étais à la salle de bains, où je tremblais comme une feuille. Ah, c'est des journées désagréables, il n'y a pas à dire !

LA PETITE – Moi, j'ai eu une histoire en France, tu comprends, je me laisse pas faire. Dans un poste, on m'interrogeait. On me demande ma profession. – Moi, j'suis Putain, je leur réponds. Et même que je n'ai pas honte. Et vous êtes bien contents qu'on existe. Qu'est-ce que les hommes feraient sans nous !

Un silence.

L'homme immobile, regarde la femme. La petite prend une cigarette dans son sac, et l'allume avec un briquet en or.

LA PETITE – (*elle continue, en fumant*) Et tu penses, alors, ces cochons. Ils se sont mis tous après moi. Il y en a un qui me fouillait. J'étais en pull et en blue-jeans, j'avais pas de slip parce que mon jeans était trop serré et je supporte pas le nylon. Déshabille-toi, qu'il me dit. J'ouvre mon jeans, y voient paraître toute ma touffe. Tu penses, ça faisait sensation. Et je parie qu'elle a pas de soutien-gorge non plus, qu'il me dit ce salaud, en me tâtant les seins. Pour finir ils m'ont relâchée, je lui ai roulé une pelle pour avoir la paix.

Silence.

L'homme ne dit toujours rien, immobile. La Femme allume à son tour une cigarette. Elle fume.

LA PETITE – (*mangeant ses myrtilles, elle tient l'assiette sur ses genoux – se tournant vers la Femme*) Tes gosses reviennent dans quelques jours ?

LA FEMME – Oui, ils sont dans des colonies en France. Je les ai mis au bord de la mer. Et les tiens ?

LA PETITE – Oh moi, tu sais... (*Un temps*)

LA PETITE – (*comme plongée dans un rêve*) Quand j'étais au bain d'enfants qu'est-ce que les sœurs m'en faisaient voir ! On m'y avait mise, après que mon vieux eut essayé de me violer à l'âge de quatorze ans. La première fois, je me suis plainte à la Protection des Mineurs, mais les adultes, ils ont toujours raison. Tu penses, si on lui a fait quelque chose, à lui ! C'est moi qu'on a foutue dedans. Eh bien, ma petite, que me dit le Juge, et leurs hypocrites d'assistantes sociales, vous êtes bien malheureuse dans votre famille. Vous ne pouvez pas rester là – Et vlan ! On m'enferme dans une maison. Mais je m'en suis échappée, je me suis toujours sauvée de partout. Et puis je me suis faite putain. Maintenant j'ai la paix, je fais mon petit boulot comme je l'entends, et on ne m'embête plus. J'ai mal tourné, peut-être bien. Mais je suis moins malheureuse qu'avant, moi ce que j'aime avant tout, c'est encore ma liberté.

LA FEMME – Et ces maisons dont tu parles, tu crois que ça existe toujours ?

LA PETITE – Sûrement, mais les systèmes ont changé. Ça doit être moins dur qu'avant.

Silence. La Femme se lève. La petite lui tend l'assiette.

LA PETITE – Redonne-moi des myrtilles, veux-tu ? J'aime ça, et puis c'est bon pour la santé ! on chie tout bleu. Ah là là dans ma jeunesse, qu'est-ce qu'on m'en a donné des lavements ! Vous ne pouvez pas vous rendre compte. Chaque fois qu'on était malade, pour un oui, pour un non. Pour un rhume : un lavement. On toussait : un lavement. Comme punition : un lavement. On nous faisait mettre à plat ventre, la sœur infirmière venait, on retroussait nos culottes, et elle nous enfilait une poire entière d'eau de savon bien mousseuse. On gonflait, on avait le ventre comme des ballons. Interdiction d'aller aux toilettes ! Il fallait le garder des heures, se retenir, serrer les fesses, des heures à genoux sur le gravier jusqu'à ce que les pierres nous rentrent dans les genoux. Une fois il y avait une visite, une cérémonie officielle, la Mère Supérieure d'un autre bled, venue inspecter la maison. Il fallait voir ça ! On était toutes alignées dans la cour, la vieille nous passait en révision en marmottant des formules et en faisant des signes de croix. Elle s'approche de moi, je me tenais plus, depuis le matin je retenais un lavement, mon estomac rejoignait mon men-

ton. La vieille s'arrête devant moi, elle lève la main pour me bénir, et en faisant son signe de croix, elle me l'appuie sur le ventre, bien fort, elle pressait tant qu'elle pouvait la salope! « Au nom du Père, elle m'enfoncé son poing, bien profond dans l'estomac, et du Fils, elle descend plus bas, et du St Esp... Alors là je n'ai plus pu y tenir, j'ai tout lâché, Pffrrr, pffrrr, que ça faisait, la merde me sortait de partout, et ça coulait! Pffrrr, Pffrrr, j'en avais plein mes chaussettes blanches, plein mes souliers, plein mon tablier, Au nom du St Espffrrrrrr... Et la veille qui hurlait : Sacrilège! en prison, en cellule, tout de suite! Puniton! Sacrilège! Sacrilège! Qu'elle criait en sautant en arrière. On m'a emmenée. J'ai chié encore tout du long, sur l'escalier, sur les tapis, sur les parquets cirés, partout! Et ils m'ont foutu au cachot. Ah ça oui, je peux le dire, qu'est-ce que j'ai pu chier dans mon enfance! Moi j'étais jamais constipée. Encore maintenant, j'le suis jamais. J'avais aux toilettes toute la journée, c'est jamais dur. Je fais quand je veux des petites crottes bien jaunes, bien tendres. C'est drôlement pratique pour les clients quand ils veulent en manger. Pour finir j'suis retournée chez mon père, il a remis ça, j'lai laissé faire cette fois-ci. J'voulais pas qu'on m'remette en taule. J'en ai soupé, des bagnes d'enfants!

Silence.

L'homme prend le réveil sur la table, il le soupèse, le regarde, le repose devant lui. Pendant un moment on n'entend qu'un énorme tic-tac, amplifié, comme un battement de cœur qui résonnerait sous un hall de gare. La Femme, entre-temps, s'était rassise sur le lit après avoir redonné des myrtilles à la petite. Elle la regarde pensivement. La petite et la Femme se regardent en souriant.

LA PETITE – (*tendant son paquet à la Femme*) tu veux une cigarette?

LA FEMME – Oui, merci, tu es gentille.

La Petite se lève, pose la sous-tasse où il reste encore quelques myrtilles, sur la table. Elle lisse sa jupe, son pull-over, saisit son sac.

LA PETITE – Eh bien c'est tard, je vais te laisser. Je rentre chez moi en taxi. Ce soir, je ne vais pas travailler. Je n'ai pas toujours le moral. Tu viens dormir chez moi?

LA FEMME – (*se lève*) Non excuse-moi, une autre fois.

LA PETITE – Bon. Alors j'y vais. Salut.

La femme – Bonne nuit. (*Elles s'embrassent.*)

L'homme s'est levé aussi. Tous trois se dirigent vers la

porte. La petite sort. La femme referme la porte très doucement. L'homme et elle restent face à face, debout. Ils se regardent un long moment sans un mot.

Rideau

SCÈNE III

L'homme et la Femme, seuls. Ils sont debout devant le lit. L'homme pose ses mains sur les épaules de la Femme. Ils se sourient.

LA FEMME – Alors, tu veux toujours m'épouser ?

L'HOMME – Oui

LA FEMME – Et cet appartement, ça tient toujours ? Tu vas nous prendre dedans avec les gosses ?

L'HOMME – Oui, ça tient toujours. Nous aurons quatre pièces, salle de bains, et la télévision.

La Femme fait quelques pas, comme perdue dans ses pensées. Elle va vers la fenêtre, se penche dehors, respire la nuit et reste un long moment le dos tourné. Elle se redresse.

LA FEMME – Tu sais, il faut que je te dise quelque chose.

L'HOMME – *(pendant tout le dialogue, ils restent debout en face l'un de l'autre)* Dis-moi ce que tu veux.

LA FEMME – Je n'y crois pas, moi, tu sais. Je ne crois plus à rien.

L'HOMME – Alors tu n'as pas confiance en moi ?

Il se rapproche. La Femme lève un bras comme pour l'arrêter.

LA FEMME – Il y a trop de choses qui nous séparent.

L'HOMME – De quoi veux-tu parler ? Quelles sont ces choses ?

LA FEMME – D'abord, un très grand écart d'âge. Et puis, nous sommes complètement différents. Et mes enfants. Et tout ce que j'ai vécu : trop de choses que j'ai eues dans ma vie. Elles s'élèvent entre toi et moi comme un mur, et rien ne pourra le faire disparaître. Il ne tombera pas.

L'HOMME – (*fait un pas*) Comment peux-tu en être sûre ?

LA FEMME – Je le sens. Je le sais. Ce mur est plus fort que nous deux. Réfléchis encore, réfléchis bien.

L'HOMME – Je réfléchirai.

LA FEMME – Quitte-moi pendant qu'il en est encore temps. Après ce sera terrible. J'aurai pris racine dans toi, je serai attachée à toi, ma vie sera prisonnière de ton souffle. Tu me tueras, si tu me quittes trop tard.

Elle s'approche de lui, lui prend la tête dans ses mains, et lui caresse les cheveux.

LA FEMME – J'aime tes cheveux quand ils sont sauvages, et j'aime tes yeux fauves, et ta voix. Ah ! tu seras ma nourriture ! Et j'aimerais danser en toi ! Tu seras le monde où j'habite, une nouvelle terre pour moi seule. Je ne te partagerai avec personne ! Pars maintenant, va-t-en et quand tu auras décidé de ce que tu veux faire, tu reviendras me le dire.

L'HOMME – Je reviendrai te le dire.

Il l'embrasse. Il sort. Elle retourne s'asseoir sur sa chaise.

SCÈNE IV

La Femme, à nouveau seule dans sa cuisine. Elle prend l'assiette de myrtilles, porte une cuillerée à sa bouche, la repose. Brusquement, elle se lève, saisit l'assiette et la lance par terre avec violence. Elle se casse dans un grand fracas. Silence. La Femme regarde les spectateurs debout, elle leur fait face, puis leur fait la révérence.

LA FEMME — *(s'adressant au public, s'essuie la bouche du revers de la main gauche. Elle rit. Elle rit toujours plus fort, puis s'arrête et leur parle.)* Mais riez donc, imbéciles! Et alors, c'est pas drôle, non? La vie c'est ça. On mange des myrtilles, puis on chie. Moi, je vous chie à la figure! Moi et toutes les femmes de mauvaise vie! Et allez, et que ça cague! Mettez-vous-en partout, c'est gratuit! Quel parfum! Et ça soulage! Vous tous, qui me regardez, avec vos boyaux bien remplis, vous tous qui avez trop mangé, vous dont le compte en banque grossit pendant que les Hindous et les Noirs crèvent de faim, pendant que des petits enfants et des vieux squelettes mités agonisent sur les quais de gare à Bombay, mangez, mangez, chiez, allez-y ne vous gênez pas!

Elle ramasse le reste des myrtilles et les lance par poignées dans la salle. On entend une grosse musique comme un soufflet de forge amplifiée au maximum, qui imite le bruit des pets et des cataractes de merde, la Femme se plie en deux en se pressant le ventre, à chaque inclinaison on entend un immense bruit de pet, elle salue, elle salue... (autant de fois qu'elle en aura envie).

Applaudissements comme une chasse d'eau. (Bruits enregistrés.)

Rideau